

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

ISSN 0007-4217

EXTRAIT DU

BULLETIN
DE CORRESPONDANCE
HELLÉNIQUE

CX - 1986

I

ÉTUDES

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
6, Rue Didot, 106 80 ATHÈNES

Dépositaire:

DIFFUSION DE BOCCARD
11, Rue de Médicis, PARIS VI^e

UNE FORTERESSE MACÉDONIENNE DANS L'OLYMPE*

Tite-Live, dans son récit sur les opérations militaires pendant la troisième guerre de Macédoine¹, décrit la marche de l'armée du consul Q. Marcius Philippus en 169 av. J.-C. à travers le Bas-Olympe², depuis son camp établi entre les villes d'Azoros et

(*) J'ai parcouru la région de l'Olympe à deux reprises, aux mois d'août 1983 et de septembre 1984. Je tiens ici à remercier tous ceux qui m'ont aidé lors des différentes étapes de cette étude : mes précieux guides, tous habitants de Karya : N. Papaïoannou, instituteur, S. Chalkias, D. Moussoulis et N. Rizakis ; Y. Rizakis qui a effectué les plans de la forteresse de Dilnata et la carte de la région. Mes remerciements s'adressent également à l'Éphore D. Ghallis qui m'a permis cette publication et aux professeurs John Fossey, N. Hammond et O. Picard qui ont lu le manuscrit et fait des remarques très importantes.

Dans cette étude ont été utilisées les abréviations suivantes :

HAMMOND, *Macedonia* : N. G. L. HAMMOND, *A History of Macedonia I* (1971).

HELLY, *Gonnoi* : B. HELLY, *Gonnoi I-II* (1973).

HEUZEY, *Mont Olympe* : L. HEUZEY, *Le mont Olympe et l'Acarnanie* (1860).

KIEPERT, *FOA* : H. KIEPERT, *Formae Orbis Antiqui* (1910).

KROMAYER, *Anl. Schlachtfelder* : J. KROMAYER, *Antike Schlachtfelder in Griechenland I-II* (1907).

KURZ, *Mont Olympe* : M. KURZ, *Le mont Olympe (Thessalie)* (1923).

LAURENCE, *Fortification* : A. W. LAURENCE, *Greek Aims in Fortification* (1979).

LEAKE, *Travels* : W. M. LEAKE, *Travels in Northern Greece I-IV* (1835).

MELONI, *Perseo* : P. MELONI, *Perseo e la fine della monarchia Macedone* (1953).

PRITCHETT, *Topography* : W. K. PRITCHETT, *Studies in Ancient Topography, Part II (Battlefields)* (1969).

STÄHLIN, *Hell. Thess.* : F. STÄHLIN, *Das hellenische Thessalien* (1924).

TOZER, *Researches* : H. F. TOZER, *Researches in the Highlands of Turkey I-II* (1869).

WINTER, *Gr. Fortifications* : F. E. WINTER, *Greek Fortifications, Phoenix Suppl. IX* (1971).

(1) Pour la troisième guerre de Macédoine, le plus complet développement est celui de MELONI dans son livre sur Persée (cf. le c. r. de F. W. WALBANK, *JHS* 75 [1955], p. 194 sqq.). La monographie la plus récente, de P. K. ΓΥΙΟΚΑΣ, *Περσέης ὁ τελευταῖος Βασιλεὺς τῶν Μακεδόνων* (1978) est un ouvrage de vulgarisation qui essaie de réhabiliter le dernier roi des Macédoniens. Voir également H. E. STIER, *Roms Aufstieg zur Weltmacht und die griechische Welt* (1957), p. 184 sqq. ; E. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique II* (1967), p. 215-238 ; R. M. ERRINGTON, *The Dawn of Empire: Rome's Rise to World Power* (1971), p. 212-226 ; L. RADISTA, « *Bella Macedonia* », *ANRW I 1* (1972), p. 576-589. Pour la bataille de Pydna voir le tout récent article de N. G. L. HAMMOND « *The Battle of Pydna* », *JHS* 104 (1984), p. 31-47.

(2) La description de la marche (Tite-Live, 44, 1-5) est assez longue ; les passages intéressants ont fait l'objet de commentaires nombreux. Cf. LEAKE, *Travels III*, p. 418-432. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 71-79. TOZER, *Researches II*, p. 374 sqq. KROMAYER, *Anl. Schlachtfelder II*, p. 270-273. A. ARVANITOPOULOS, *Prakt ArchEi* (1914), p. 199 sqq. KURZ, *Mont Olympe*, p. 18-23. MELONI, *Perseo*, p. 295-301. HAMMOND, *Macedonia I*, p. 137-138. PRITCHETT, *Topography II*, p. 170-175. B. HELLY, *RPh* 46 (1972), 276-282 et *Gonnoi I*, p. 37-39 (sur la localisation de *Lapathus-Charax* et la suite de la marche dans la partie orientale du Bas-Olympe).

Doliché à l'endroit où le Haut-Olympe se rapproche des monts Cambuniens³. Dans sa description, Tite-Live suit Polybe qui avait lui-même participé à l'expédition comme chargé de mission auprès du consul⁴, mais l'historien ne semble pas s'intéresser, autant que son homologue grec, aux détails topographiques, probablement parce qu'il s'adressait à des lecteurs romains contemporains⁵; toutefois son témoignage reste d'une valeur majeure pour cette région, isolée au cœur de l'Olympe et ignorée des géographes et historiens anciens⁶.

En effet, cette contrée est constituée de hauts plateaux et de vallées isolées par des montagnes imposantes et par endroits infranchissables; au Nord se dresse, comme une muraille naturelle immense, le flanc méridional du Haut-Olympe qui laisse quelques passages difficiles vers la Macédoine; il s'agit des défilés de Sarantaporos (*Volustana*) et de Petra au Nord, de celui de Ziliana (anc. Sys) à l'Est, au-delà de la plaine de Karya⁷. Au Sud une autre chaîne barre le plateau en ligne droite; elle commence au-dessus d'Elasson et se continue à travers le Bas-Olympe, formant successivement plusieurs autres sommets (fig. 1 et 14); on peut probablement l'identifier au mont *Otholobus* que Tite-Live signale au Sud de l'itinéraire de l'armée romaine⁸. Ce massif est séparé des hauts sommets de l'Olympe par un sillon qui, de la

(3) Tite-Live, 44, 2, 8. KROMAYER, *o.l.*, p. 268, suppose que cette position était « Mallis » (le nom correct est Malessi; actuellement Petrôton) située à six kilomètres à l'Est des ruines d'Azoros, mais il est difficile de vérifier cette hypothèse. Les villes d'Azoros et de Doliché faisaient partie de la « περραιδική τρίπολις ». Leur localisation est établie depuis longtemps. Cf. STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 19-22 (avec toute la bibliographie antérieure) et plus récemment, RE s.v. « Thessalia », col. 100. La liste bibliographique des inscriptions de ces deux villes est dans A. S. McDEVITT, *Inscriptions from Thessaly* (1970), p. 120-123, nos 1050-1063 (Doliché) et p. 123-127, nos 1064-1094 (Azoros).

(4) Cf. Polybe, 28, 13 (11), 2 où, parlant de lui et de ses collègues achéens τῶν δὲ κατὰ τὴν εἴσοδον τὴν εἰς Μακεδονίαν κινδύνων μετέχον. Cf. *l.l.*, 6 : ὁ δὲ Πολύβιος αὐτοῦ μείνας μετέχε τῶν ἐνεστῶτων πραγμάτων; le texte de Polybe est perdu. Pour Polybe en tant que source de Tite-Live voir : A. KLOTZ, *Livius und seine Vorgänger* (1940), p. 1-24 et plus spécialement p. 20; « Die Benutzung des Polybios bei römischen Schriftstellern », *SIFG* N.S. 25 (1951), p. 253; P. G. WALSH, *Livy, his Historical Aims and Methods* (1961), p. 124 et 599; P. JAL, éd. de Tite-Live XXXII (*CUF*, 1976), p. xviii-xliv; R. WERNER, « Quellenkritische Bemerkungen zu den Ursachen des Perseuskrieges », *Grazer Beiträge* 6 (1977), p. 149-216.

(5) Sur le goût de Polybe pour les détails topographiques cf. P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe* (1964), p. 542. Tite-Live commet parfois dans son récit des erreurs qui sont dues soit à une mauvaise traduction du texte grec soit à d'autres négligences ou malentendus (cf. en général WALSH, *o.l.*, p. 143-144) mais le reproche de PRITCHETT, *Topography* II, p. 175, pour inconséquence dans l'emploi répété du mot tumulus (44, 3, 4 et 44, 4, 1) est peut-être exagéré, cf. HELLY, *RPh* 46 (1972), p. 278 et 282.

(6) Cette région faisait partie de la Perrhèbie mais son isolement géographique ne lui a pas permis de suivre le développement urbain général. Ainsi, pendant toute l'Antiquité, elle resta à l'écart de l'intérêt porté par les auteurs anciens à la Perrhèbie. Cf. en général B. LENK, RE (1937) s.v. « Perrhaebi », col. 906-909.

(7) Cf. en général STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 15-19. Pour le défilé de Sarantaporos voir aussi A. KERAMOPOULLOS, « Volustana-Βάλλας στενά », *PraktAkadAth* 6 (1931), p. 314-318. F. PAPAZOGLU, *Les cités macédo-niennes à l'époque romaine* (en serbo-croate avec un résumé en français, 1955), p. 106 et sqq. et dernièrement B. SARIA, RE, s.v. « Volustana » et HAMMOND, *Macedonia* I, p. 117. Le nom turc de Ziliana, connu dans la bibliographie depuis le XIX^e s. sera utilisé dans la suite du texte et des notes au lieu de l'antique Sys (Pausanias, IX, 30, 11); les habitants de Karya emploient aujourd'hui le nom de Kanalia; sur ce nom et son analogie avec Leibethra, voir HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 94.

(8) 44, 3, 1. L'identification avec le mont actuel Koukouli ou Koukouli tis Djavas (= la crête de Java, I, 141 m), qui est clairement signalée sur les cartes de HEUZEY, KIEPERT, FOA XVI et de STÄHLIN, réunit l'opinion de tous les savants. Cf. en général, B. LENK et E. OBERHUMMER, RE (1942) s.v. « Otolobos ». L'interprétation du mot pose, toutefois, quelques problèmes. Tite-Live, *l.l.*, ne précise pas s'il se réfère à un seul pic,

mer jusqu'à Elasson, suit les vallées de Sys et de Djava ; entre les deux vallées s'interpose le plateau de Konospolis. Les deux cours d'eau (Sys et Elassoniticos), dont les sources à cet endroit sont voisines, coulent dans des directions opposées, le Sys vers l'Est et l'Elassoniticos vers l'Ouest⁹. La masse montagneuse du Bas-Olympe, moins repoussante que le Haut-Olympe, laisse, à la hauteur de la plaine de Karya, trois voies de passage relativement faciles vers le Sud ; l'une à l'Ouest de Godaman (passage de Tsakiri), la deuxième entre les monts Godaman et Analipsis (passage des « kleftes » à 1 079 m) et la dernière, à l'Est de l'Analipsis, à 1 200 m, qui fait communiquer la vallée du Sys avec le bassin de Kallipeuké¹⁰. Enfin d'autres chaînes secondaires traversent obliquement la région dans toute sa largeur et la divisent en trois parties tout à fait distinctes où il faut pénétrer tout à tour ; il s'agit, d'Ouest en Est, de la petite plaine de Sparmo, de celle de Karya et de celle du bassin de Kallipeuké¹¹.

Il a déjà été noté que Tite-Live s'est contenté de signaler ce qui était nécessaire pour évoquer l'itinéraire de l'armée romaine : d'abord le mont *Ottolobus*, ensuite la forteresse de *Dierum*, le bassin de Kallipeuké et enfin la forteresse de *Lapathus-Charax*¹². Avec ces points de repère, le tracé de la marche se dessine très facilement

à toute une chaîne montagneuse ou à une région. Si on admet l'étymologie avancée par ARVANITOPOULOS, *Prakt ArchEt* (1914), p. 166 sqq. (cf. également PRITCHETT, *Topography* II, p. 171-172 et pl. 148) qui écrit *Ottolobus* avec un « t » et voit en celui-ci un composé des mots grecs ὄτος + λοβός, on doit obligatoirement admettre que le mot se rapporte à un seul pic qui aurait la forme d'un lobe. Cette explication n'est pas satisfaisante car le meilleur manuscrit donne *Ottolobum* (avec deux « t ») ; de même dans deux autres passages de Tite-Live (31, 36 et 40, 9), où l'auteur mentionne un site homonyme de Lyncestis (actuellement en Albanie), les meilleurs manuscrits donnent également le mot avec deux « t » (cf. aussi les variantes OCT dans *Frob* 2 et *Gel.* dans l'édition de McDonald et *Attalobum* dans BX). Le sens de ces deux toponymes doit être probablement celui du mont ou de la région avec les huit pics ; cette interprétation qui est claire pour *Ottolobus* de Lyncestide a déjà été proposée pour celui de la Perrhébie par H. BARTH, *Reise durch d. Europ. Turkei* (1864), p. 149, 152, 174 et HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 56 ; elle n'a pas échappé à l'attention de STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 7, qui écrit le mot avec deux « t » et précise que *Ottolobus* « bezeichnete den Gebirgstheil zwischen dem Lager des Konsuls Philippus an der Wegscheide Azoros-Doliche und der Stellung des Königs Perseus am Askyrisssee. Der Kuküli endigt in die auffallende Form eines mächtigen gekrümmten Hornes » et non pas d'un lobe comme pensaient Arvanitopoulos et Pritchett. N. Hammond (lettre du 13.4.85) approuve également l'explication de Stählin.

(9) Cf. LEAKE, *Travels* III, p. 351-352 mais la meilleure description est celle de HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 56.

(10) Cf. HELLY, *Gonnoi* I, p. 10 qui fait une bonne description des deux derniers passages ; le premier n'est pas mentionné.

(11) Pour la plaine de Sparmo cf. HEUZEY, *o.l.*, p. 50-53 ; pour celle de Karya qui est la plus vaste de l'Olympe (5 × 5 milles), cf. LEAKE, *Travels* III, p. 349 ; HEUZEY, *o.l.*, p. 55-58 ; KIRSTEN dans A. PHILIPPSON, *Gr. Landsch.* I, p. 107. Dans Tite-Live (44, 2, 6 et 3, 5) le bassin de Kallipeuké (anc. Nezero) porte le nom *Ascuris palus*. Le nom moderne du village vient de la forêt qui couvrait les pentes du versant oriental dont Tite-Live, 44, 5, 11, nous a transmis le nom. Pour la description géologique de la région du lac cf. LEAKE, *Travels* III, p. 349. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 66-71. KIEPERT, FOA, p. 7 et carte XXIV-XXV. KIRSTEN dans A. PHILIPPSON, *Gr. Landsch.* I, p. 108-109. J. CVIJIČ, *Grundlinien der Geographie und Geologie von Makedonien und Allserbien* (1908), p. 318-323 avec photos du lac avant son assèchement. STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 9-10 et HELLY, *Gonnoi* I, p. 36-39 et 52. L'assèchement du lac était déjà programmé au XIX^e s. (cf. HEUZEY, *o.l.*, p. 68-69) a été réalisé par les Français en 1927.

(12) Le manuscrit de Tite-Live, 44, 3, 3, est corrompu ; il existe une autre variante *Eudierum*. Pour l'identification de *Lapathus-Charax* voir ci-dessous n. 45. Pour l'étymologie et la signification du mot *charax* voir HELLY, *Gonnoi* I, p. 38 ; LAURENCE, *Fortification*, p. 162 et plus spécialement, L. ROBERT, *Gnomon* (1970), p. 599, 602 (le mot *charax* pour une fortification).

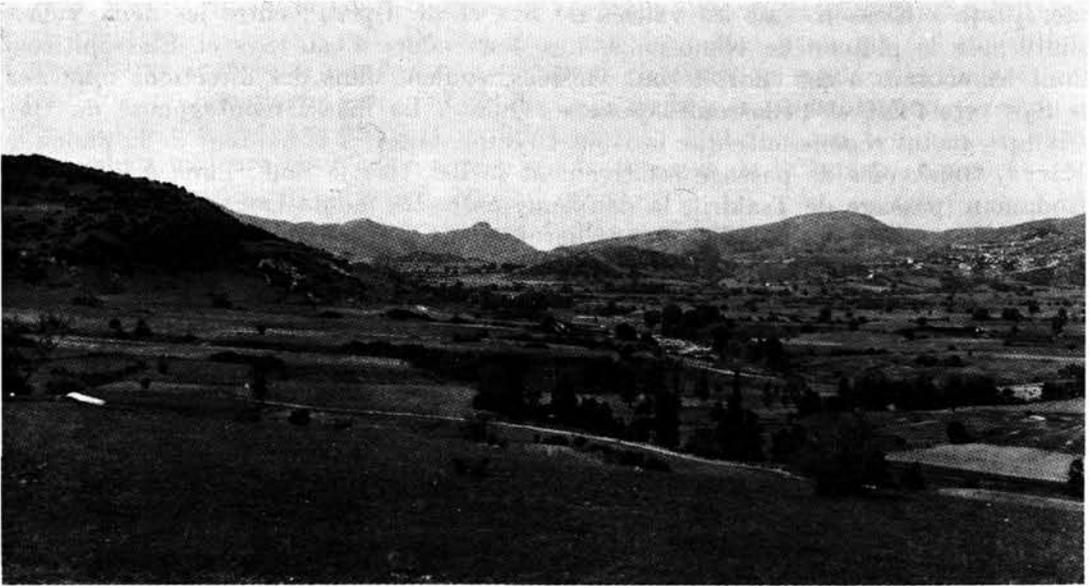


Fig. 1. — Au fond le mont *Ottolobus* vu de l'extrémité Est de la plaine de Karya.



Fig. 2. — Bassin de Kallipeuké vu du Nord-Est.

jusqu'au bassin¹³, mais les difficultés et les variations d'opinions qui existent pour la suite de l'itinéraire sont dues non seulement à l'ambiguïté du texte de Tite-Live

(13) Pour la première partie de la marche jusqu'à *Dierum*, dont la distance était de 15 milles d'après Tite-Live, 44, 3, 2-3, HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 51 sqq., a pensé à un itinéraire en direction du Sud-Est, suivant les grandes pentes de la montagne et passant à travers les villages de Sparmo, du vieux village de Skamnia et de Karya. Cette route, qui est plus longue, conduit au Nord-Ouest du mont Ditnata, sur lequel il plaça *Dierum*. KROMAYER, *Anl. Schlachtfelder II*, p. 271 et n. 4, de son côté, estimant que la distance de l'itinéraire précédent est supérieure à celle donnée par Tite-Live, en proposa un autre plus au Sud à travers la vallée de Djava et les

mais aussi à notre difficulté à localiser *Lapathus-Charax*¹⁴. Toutefois il est intéressant de remarquer que l'historien romain ne mentionne ni πόλις, ni πόλισμα ou χωρίον dans la région et cette absence d'habitat permanent dans trois plaines relativement vastes et fertiles est étonnante. Les voyageurs et archéologues qui parcoururent la région depuis le XIX^e siècle, n'y contredisent pas. Leake rapporte certes l'existence d'antiquités sur le plateau de Konospolis¹⁵ mais cette information, recueillie à Elasson¹⁶, est due, probablement, à une parétymologie du toponyme ou à une confusion¹⁷. Heuzey¹⁸ et d'autres après lui ont cherché en vain ces ruines. D'ailleurs, la découverte au même endroit d'une borne frontalière, dont il sera question plus bas, explique l'absence de ville dans le voisinage¹⁹. Le seul endroit où l'on peut soupçonner l'existence d'une agglomération est le bassin de Kallipeuké (fig. 2 et 14) car des inscriptions plus tardives, de l'époque impériale, attestent la présence d'un village²⁰ qui pourrait être plus ancien. En effet des inscriptions de l'époque hellénistique mentionnent dans cette région les toponymes Λίμνη et Λίμνα; d'après Helly le deuxième peut être celui d'un village²¹; c'est une hypothèse d'autant plus fragile que Tite-Live qui consacre un très long développement à la description des mouvements de l'armée romaine dans cette région n'aurait pas négligé de mentionner la présence de cette unique agglomération²².

villages de Sadowon (Kallithea), Mikon (Phlambouron), Poljana (Kryovrissi) et le site d'Agios Ilias (au Sud de la plaine de Karya) où il plaça *Dierum*. Enfin PRITCHETT, *Topography* II, p. 172 et carte fig. 16, tout en acceptant l'identification de Heuzey, proposa un itinéraire qui se rapproche de celui de Kromayer à travers les villages actuels d'Olympias, Scopia (anc. Karaouli) et Phlambrouno (il s'agit probablement de Phlambouron qui a remplacé le vieux village Mitsuni qui est également signalé par Kromayer sous le nom de Mikon dans le défilé de Djava). STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 6 n. 1, donna un itinéraire similaire : Mallis (Petróton) Sadowon (Kallithea), Mitsuni où il y a un fort (*PraktArchEi* [1914], p. 167) et Poljana (Kryovrissi). Il semble bien que la vallée de Djava soit la voie la plus facile : c'est celle qu'utilisaient les habitants des villages de Skamnia et de Karya jusqu'à la dernière guerre pour communiquer avec Elasson. La communication avec Sparmo et le monastère d'Agia Triada se faisait par la voie Nord (indiquée par Heuzey) qui traversait la vallée de Sparmo.

(14) Cf. la description de cette partie de la marche dans Tite-Live, 44, 3, 4 et 5, 13 ainsi que le commentaire de ces passages dans les ouvrages cités n. 1. Pour la localisation de la forteresse voir ci-dessous n. 45.

(15) *Travels* III, p. 351-352 : « near the western extremity of the plain of Karya, where are some remains of Antiquity called Konispoli ».

(16) Cf. HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 57. TOZER, *Researches* II, p. 375-6.

(17) LEAKE, *Travels* III, p. 351-352 écrit Konispoli, mais les habitants de la région prononcent également Konospoli. Le nom n'a rien à voir avec une ville disparue κόνις + πόλις imaginée par Leake, mais est slave, comme il en existe d'autres dans la région (Nezero, Tsaritzena), et signifie champ aux chevaux (KON' = cheval + polje = champ; πόλου πεδίου : Pausanias, VIII, 35, 10). Cf. Fr. von MIKLOSICH, *Lexicon Palaeoslovenico-Graeco-Latinum* (1865) s.v. et KIRSTEN dans A. PHILIPPSON, *Gr. Landsch.*, I, 107. Pour les toponymes slaves en Grèce, voir en général M. VASMER, *Die Slaven in Griechenland* (1941). Voir aussi la critique de Δ. Α. ΖΑΚΥΝΘΗΝΟΣ, « Οί σλάβοι ἐν Ἑλλάδι καὶ αἱ σλαβικὰ τοπωνυμῖαι », *Νέα Ἑστία* 35 (1944), p. 485-490 et p. 536-542 et l'étude du même auteur *Οί Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ* (1925).

(18) Cf. *Mont Olympe*, p. 57 : « malheureusement on n'y rencontre pas un vieux mur, pas une pierre, pas un tertre. C'est une grande prairie bien unie et couverte uniformément d'une herbe fine ».

(19) Cf. HEUZEY, *o.l.*, p. 58.

(20) Cf. HELLY, *Gonnoi* I, p. 37. De même, il semble qu'il y ait une continuité d'habitat à l'époque byzantine cf. A. 'ABPAMEA, *Ἡ Βυζαντινὴ Θεσσαλία μέχρι τοῦ 1204*, p. 174-175.

(21) Cf. *Gonnoi* I, p. 37 et *RPh* 46 (1972), p. 279-280.

(22) HELLY, *l.l.*, p. 280 explique le silence de Tite-Live sur le village de Λίμνα par le fait que les Romains ont longé le lac par le Sud « en direction du col oriental qui domine la vallée de Tsairia ». « Si les Romains avaient pris la direction du Nord, ils n'auraient pas pu éviter de passer par Limna, autrement dit, par le village actuel de Kallipeuké ».



Fig. 3. — La forteresse de Ditnata vue du Sud (colline d'H. Elias) : au fond, les sommets du Haut-Olympe.



Fig. 4. — La forteresse de Ditnata (à droite) vue de l'Est de la plaine de Karya. Au fond, à gauche : Ottolobus.



Fig. 5. — La forteresse de Dihnata (à gauche) et le col de *provatopazaro* (à droite).



Fig. 6. — Le plateau de Conospolis et les monts du Bas-Olympe, vus du côté Sud de la forteresse.

Les seules ruines antiques imposantes de la région sont celles du mont Ditnata²³, au Nord-Ouest de la plaine de Karya (fig. 3, 4 et 14) ; leur identification avec la forteresse de *Dierum*, qui fut d'après Tite-Live, XXX, 3, 2-3, la première étape de la marche romaine dans le Bas-Olympe, est due à Heuzey²⁴. Cette localisation, qui a rencontré l'approbation de la majorité des savants²⁵, ne fait aucun doute aujourd'hui²⁶. Les ruines de Ditnata sont les seules visibles dans la région et leur emplacement correspond bien à la description de Tite-Live. Malgré leur importance, ces ruines n'ont pas attiré autant qu'il le fallait l'attention des spécialistes. Heuzey²⁷ leur consacre quelques mots et Pritchett²⁸ y ajoute quelques précisions ; leur étude systématique permettra de mieux connaître l'architecture militaire et l'organisation du système défensif macédonien²⁹ en général, et plus précisément dans l'Olympe.

Ditnata est un crêt qui sépare la vallée de Sparmo de la plaine de Karya. Il est rattaché à la masse du Haut-Olympe par un col dit de προβατοπάζαρο (marché aux moutons) (fig. 5 et 14) et il avance en direction du Sud/Sud-Ouest, s'intégrant à un système de plateaux très disséqués. A l'extrémité Sud-Est, ce crêt (h. 1 450 m), véritable cône aux pentes abruptes, surplombe la plaine de Karya qu'il sépare du plateau de Konospolis. A l'opposé l'éperon d'Agios Ilias, intégré au Bas-Olympe,

(23) HEUZEY, *Mont Olympe*, p. 54-55 et carte du Mont Olympe, l'appelle Detnata. Stählin l'appelle parfois Ditnata. KURZ, *Mont Olympe*, p. 18 (et carte) appelle ce monticule Dernasa. Les habitants prononcent aujourd'hui Titnata. Sur certaines cartes modernes, le sommet est signalé sous le nom de « Palaeocastro » que les villageois utilisent en parlant des ruines d'*Eudierum*. Les habitants du coin associent le toponyme Titnata aux Titans qui, selon eux, devaient habiter sur le sommet, mais ce genre de fausse association est banal dans les temps modernes.

(24) *Mont Olympe*, p. 54 : « Non loin de là (ancien village de Skamnia) se dresse encore un sommet pointu que les habitants appellent Detnata ; c'est disent-ils, un Paléo-kastro ... J'y placerais volontiers cette tour d'Eudieron... » et à la page suivante : « je me décide à placer Eudieron sur la colline de Detnata à cause des distances et parce que cette hauteur commande à la fois le fond de la vallée de Sparmo et la plaine de Karya qui est la seconde région dans le Bas-Olympe ».

(25) Cf. TOZER, *Researches II*, p. 375. STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 6, n. 1 et *RE*, s.v. « Thessalia », col. 99. PRITCHETT, *Topography II*, p. 172.

(26) L'hypothèse de LEAKE, *Travels III*, p. 351 et 418 qui plaçait *Dierum* à Konospolis n'a été suivie par personne. Celle de KROMAYER, *Ant. Schlachtfelder II*, p. 271 n. 2, qui préférerait la colline d'Agios Ilias au Sud-Ouest de la plaine de Karya n'a été adoptée que par peu de savants. Cf. MELONI, *Perseo*, p. 296, n. 1 ; P. JAL, éd. de Tite-Live, XXXII (*CUF* 1976), p. 136, commentaire du passage 44, 3, 5.

(27) *Mont Olympe*, 54 : « On y voit, en effet, quelques ruines, ou plutôt des pierres éparses qui ne disent pas la date de la construction à laquelle elles appartiennent ».

(28) *Topography II*, p. 173 : « The best preserved part of the Walls, that on the southern side, constitutes a 'platform wall', rising to a height of 2 meters on the enemy (the outer or southern) side, 0.50 meter on the inner side. The wall is ca. 2 1/2 meters wide. It is best preserved on the southern and western sides, very little on the eastern. In some places, the cliff is used as a substitute. There are traces of buildings at the northeastern corner ». Cf. également les photos d'enceinte *o.l.*, pl. 149, 150, 153, 154.

(29) Qu'en général nous connaissons mal. Des forteresses macédoniennes sont connues non seulement aux frontières Nord-Ouest (avec l'Illyrie) mais aussi à l'intérieur de la Haute et de la Basse-Macédoine. La première étude de ces forts est celle d'A. KERAMOPOULLOS, « Φρούρια παρά τόν 'Αλιάκμονα πρὸς Δ. τῆς Σιατίστῆς », *ArchEph* (1932), p. 80-114. Des forteresses macédoniennes avaient été signalées auparavant par N. PAPADAKIS (*Athena* 25 [1913], p. 435, 439-440, 441, 443, 445, 448 et 449-450) et par KERAMOPOULLOS dans les *PraktArchEt* et dans l'*ArchEph* des années 1930-1938. Malheureusement, l'étude de Keramopoulos arrive à des conclusions très discutables en ce qui concerne leur fonction et leur date de construction (il remonte la date de construction de certaines forteresses au-delà du VII^e s. av. J.-C.). Certains forts de la frontière illyro-macédonienne ont fait l'objet d'études de N. G. L. HAMMOND-G. T. GRIFFITH, *A History of Macedonia II* (1979), p. 652 sqq. et N. G. L. HAMMOND, *JHS* 99 (1974), p. 71 sqq.



Fig. 7. — Le village actuel de Karya et la plaine homonyme vus de la forteresse (côté Est).



Fig. 8. — La petite plaine de Sparmo et la vallée homonyme vues de la forteresse (côté Nord-Ouest).

constitue l'autre limite naturelle de ce plateau (voir carte, fig. 14). Le pic de Ditnata est un excellent point d'observation de toutes les routes qui, venant de l'Ouest, de l'Est et du Sud, aboutissent à la plaine de Karya (fig. 5, 6, 7 et 14).

Le meilleur accès au sommet passe par le col de « προβατοπάζαρο », mais l'ascension, d'environ trois quarts d'heure, est une véritable épreuve physique pour les gens non exercés. Par sa position naturelle, le site constitue une place-forte très difficile. Le sommet de ce crêt est délimité par un ravin au Nord et au Nord-Est. Au Sud-Est, une pente relativement douce s'étage en terrasses successives en forme d'hémicycle. Le mur qui ceinture le sommet sur une longueur approximative de 580 mètres est construit en moellons de calcaire de différentes dimensions ; comme c'est la règle dans les forteresses de ce genre, il dessine un plan irrégulier trapézoïdal (voir plan, fig. 15) qui suit le relief du sol et en exploite tous les avantages ; la plus grande base de ce trapèze aurait 200 mètres, la plus petite 120 mètres et la hauteur 150 mètres ; le caractère très accidenté et très abrupt (55 % à 60 % de pente) du secteur Nord explique l'irrégularité de la construction ; dans le secteur Nord-Est, une falaise, défense naturelle de 9 m de haut sur 20 m de long, a rendu l'élévation d'un mur superflue. Par contre, la pente plus douce au Sud-Ouest et au Sud-Est a nécessité la construction d'un mur plus régulier de forme ellipsoïdale. Il n'y a pas de tour qui serait inutile pour une forteresse d'accès si difficile.

Le mur constitue en lui-même une protection suffisante dans les parties les plus abruptes. Par contre, dans le secteur Ouest, la pente plus douce et la présence d'une porte ont nécessité son renforcement par un « προτείχισμα » (fig. 15) qui forme avec le mur d'enceinte une cour curviligne largement ouverte sur le Sud (22 m). Ce « προτείχισμα » bloquait l'accès direct à la porte que l'assaillant pouvait difficilement approcher³⁰.

Scranton³¹ a bien remarqué que le style de la maçonnerie des forteresses est en relation étroite avec la géographie et les coutumes locales et qu'il varie d'une place à l'autre dans une période donnée ; c'est d'autant plus vrai pour les forteresses de campagne construites habituellement avec le matériau, les outils et les hommes disponibles sur place. En outre, l'éloignement géographique de Ditnata et sa grande difficulté d'accès expliquent bien le caractère peu soigné de la construction de blocs de pierres sèches, de grandeur moyenne, non appareillées, extraites sur place, comme on peut le constater par la présence d'une ancienne carrière au Sud-Est. Les pierres, qui ne sont liées ni par du mortier ni scellées par du métal, sont cependant ajustées par de petites pierres. Les blocs les plus grands sont utilisés surtout pour les parois externes, le parement interne étant fait de pierraille (fig. 9-12 et 15).

Le mur d'enceinte dans le secteur Sud, entre les points A et D où il est le mieux conservé, présente encore ses deux faces ; la plus grande hauteur visible entre les points A et C est de 1,80 m à l'extérieur et 0,60 m à l'intérieur (fig. 11 et 15), l'épaisseur du mur étant d'environ 2,20 m (fig. 12 et 15). Dans la partie C à D, le mur s'élève jusqu'à une hauteur de 1 m sur la paroi extérieure et est au ras du sol à l'intérieur. Il commence à s'écrouler vers D.

(30) Sur les *Proteichismata*, voir WINTER, *Gr. Fortifications*, p. 282-286 et LAURENCE, *Fortification*, p. 275-301.

(31) *Greek Walls* (1941), p. 10.



Fig. 9. — Grands blocs du mur Sud de la forteresse.



Fig. 10. — Détail de maçonnerie (mur Sud).



Fig. 11. — Paroi extérieure du mur Sud.



Fig. 12. — Largeur du mur Sud de l'enceinte.



Fig. 13. — Exemple d'une construction profonde (citerne?).

Le secteur Ouest du mur, entre D et E, a totalement disparu ; entre E et F on peut observer soit des fondations, soit de simples traces. Dans ce dernier tronçon, une interruption dans la construction donne à penser qu'il y avait une porte dont on ne peut cependant calculer la largeur³². Elle aurait été bien placée du fait de la présence du « προτείχισμα » (K-F) qui l'aurait protégée. Celui-ci, qui est en partie écroulé, semble moins épais que le mur d'enceinte et devait être d'environ 1,50 m. Sur le Nord-Ouest, entre les points F et H, deux amas de pierres indépendants et parallèles peuvent être des pierres tombées d'un seul mur ou de deux murs séparés. L'angle H est mal défini. Par contre, la partie Nord, jusqu'en I, conserve ses fondations et peut être suivie avec exactitude. De I à J, on peut suivre d'abord les fondations, puis seulement des traces plus ou moins hypothétiques. Entre J et A, le mur, d'abord interrompu par la falaise, réapparaît sous forme de traces ; puis les fondations sont conservées. Il n'y a dans toute cette région Nord aucun éboulis, ce que la très forte pente explique.

L'enceinte est mieux conservée dans la partie Sud-Est : les pierres sont plus grandes et mieux ajustées, la construction devant être plus solide dans un secteur plus exposé.

L'intérieur de la forteresse.

La superficie dans l'enceinte est de 24 000 m². Les constructions, en général indépendantes les unes des autres et de plans différents, s'étagent sur les terrasses successives, selon un plan précis, adapté aux impératifs du relief. C'est ainsi qu'une large zone, au Sud-Ouest, au Sud et Sud-Est, où la pente est d'environ 35 %, est restée vide.

Les bâtiments orientés Sud-Ouest/Nord-Est (sauf a et b qui ont une orientation perpendiculaire) sont disposés ainsi (fig. 15) :

- Sur la terrasse la plus haute, deux groupes denses de bâtiments, a, b, c, d d'une part et e, f, g, h, i, j, r de l'autre.
- Sur la deuxième terrasse un groupe plus aéré de constructions (k, l, m, s, t).
- Sur la dernière terrasse, quatre bâtiments en ligne marquent la limite de l'espace construit (n, o, p, q).

Ces ruines sont malheureusement en très mauvais état et il est difficile d'en déterminer le plan. Ne sont conservées que les fondations dont l'épaisseur varie entre 0,70 et 1 m. La maçonnerie semble très négligée ; les moellons, utilisés sans liant, sont plus petits que ceux du mur d'enceinte. D'autres ruines, la plupart au Nord-Est, ne sont identifiables que par la présence d'amas de pierres.

Quelques fragments de tuiles indiquent que certains bâtiments avaient un toit en tuiles ; la majorité devait se contenter d'une couverture en plaques de calcaire, disponibles sur place, qui sont encore utilisées aujourd'hui dans les villages de montagne. Aucun bâtiment ne devait avoir d'étage. L'occupation en était momentanée et épisodique, à en juger par la rareté des tessons.

Les bâtiments, dont la fonction est difficile à reconnaître, se répartissent en quatre catégories :

(32) Il est normal, même au IV^e s., que les forteresses, et parfois les acropoles, n'aient qu'une porte. Cf. WINTER, *Gr. Fortifications*, p. 213.

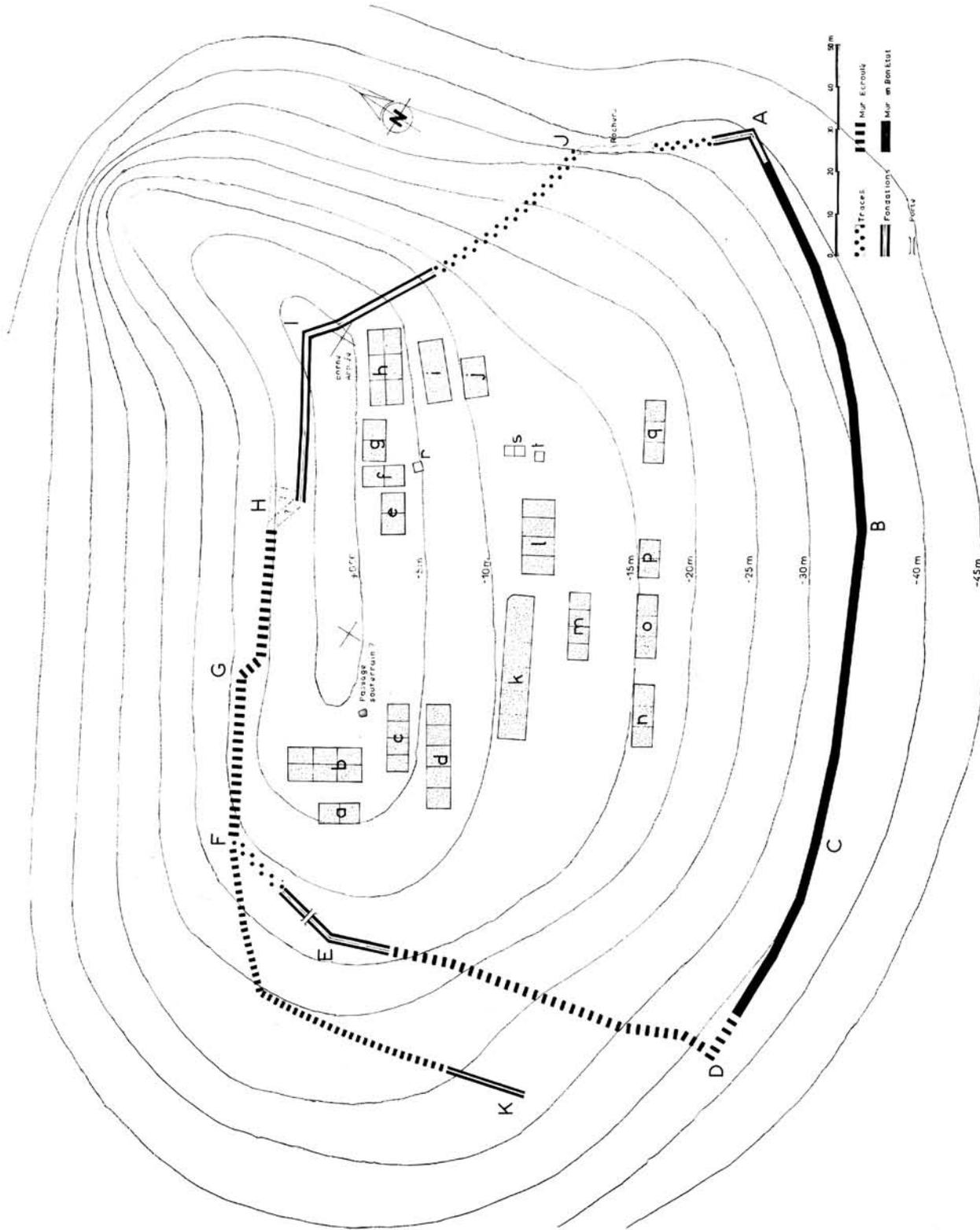


Fig. 15. — Plan de la forteresse de Dijnata.

1. Des constructions (a, c, d, i, j, k, l, m, n, o, p, q), de plan très simple, dont les pièces alignées les unes à côté des autres sont de dimensions moyennes (4×5 m, 5×5 m, 5×6 m, 4×8 m) ; ce pouvaient être des dortoirs pour les soldats.

2. Des constructions plus massives (b, h), comprenant 6 pièces de 4×5 m, d'aspect plus soigné, placées sur la crête Nord et Nord-Ouest, d'où la vue s'étendait jusqu'à l'horizon.

3. Des constructions plus petites et indépendantes (e, f, g), avec des pièces de 5×5 m.

4. Des constructions (r, s, t) de dimensions réduites ($2,5 \times 2,5$ m), mais de grande profondeur (jusqu'à 2 m) font penser à des citernes ou à des silos (fig. 13), bien qu'aucun fragment de revêtement n'ait été conservé sur les murs qui sont par ailleurs très soignés. La source la plus proche est celle de *χαρβαλόβρουση* près du col de *προβατοπάζαρο*, à une heure de marche du sommet³³.

Polerie.

Malgré des recherches attentives, nous n'avons trouvé qu'un petit nombre de fragments de céramique commune, de tuiles et quelques tessons sans décor, dispersés à travers toute l'enceinte. Les plus caractéristiques³⁴ pourraient dater du III^e-II^e s. av. J.-C.³⁵, et cette datation, vague, s'accorderait parfaitement avec la date de Pydna (169 av. J.-C.). L'état des ruines pourrait indiquer que la forteresse fut démantelée, sans que nous sachions si ce fut sur l'ordre des Romains après Pydna³⁶. Il est certain en tout cas qu'après la conquête de la Macédoine, la forteresse n'avait plus aucun rôle à jouer et il est donc probable qu'elle fut abandonnée alors.

La forteresse de *Dierum* est un camp fortifié (*φορούριον*)³⁷, construit par une armée sur un emplacement militaire d'une grande importance stratégique. L'utilisation des avantages du terrain, ainsi que l'absence de plan systématique sont conformes à la description des camps grecs donnée par Polybe³⁸. L'enceinte pouvait servir à repousser une première attaque et de lieu de refuge à la population. Une telle utilisation des *phouria* de campagne par les Macédoniens est attestée dès l'époque

(33) Une alimentation régulière en eau ne semble pas nécessaire à une forteresse utilisée occasionnellement. Cf. WINTER, *Gr. Fortifications*, p. 51 sqq.

(34) Je dois les indications qui suivent à la gentillesse de Fr. Blondé.

(35) PRITCHETT, *Topography* II, p. 172, donne une datation plus tardive : « the fragments of pottery include rims and handles of coarse ware which might be of Roman date ».

(36) Les conditions imposées aux Macédoniens après Pydna sont énumérées par Tite-Live, XLVI (cf. l'excellente analyse de MELONI, *Perseo*, p. 409-431) mais la destruction des forteresses ne figure pas parmi les quelques mesures d'ordre militaire prises par Rome (XLV, 39, 14). HAMMOND (dans la lettre citée plus haut n. 6) approuve l'hypothèse de la destruction de la forteresse de Ditnata par les Romains et de sa reconstruction à une date postérieure ; il signale des exemples analogues en Épire (*Epirus* [1967], p. 155) et remarque qu'il semble peu probable que de petites pierres aient été utilisées pour la construction originale, dont, il est vrai, nous voyons les traces à certains endroits ; pour certaines analogies voir l'article de W. UNVERZAGT, *Germania* 32 (1954), p. 19 sqq., sur les fortifications macédoniennes de Saint-Érasme à côté du lac d'Ochride ainsi que les remarques de HAMMOND, *Macedonia* II, p. 653 et *JHS* 94 (1974), p. 69 sqq.

(37) Le terme latin correspondant est *castellum*. Sur ces *Phouria*, voir en dernier lieu J. OBER, *Fortress Attica : Defence of the Athenian Land Frontier 404-22 B.C.* (1985), ainsi que les études de WINTER, *Gr. Fortifications*, p. 42-45 ; LAURENCE, *Fortification*, p. 159-197.

(38) VI, 42 ; ce point de vue est confirmé par les études modernes.

classique³⁹. Pour remplir ces fonctions, il suffisait d'une enceinte avec quelques casernements et des citernes⁴⁰. Le caractère précaire des constructions, la simplicité des plans, tout montre qu'elle fut construite à la hâte, probablement par des maçons inexpérimentés. La forteresse ne dispose pas d'eau, élément indispensable à un établissement permanent. Elle n'a été occupée que pour de courtes périodes.

Mais la forteresse de *Dierum* s'inscrit aussi dans un vaste système de défense, dans une région frontalière, où la présence d'une forteresse renforçait la domination macédonienne sur toute la contrée. Si nous ne sommes pas en mesure de dater les origines de ce système et de déterminer les étapes de sa réalisation, nous savons que les rois de Macédoine, depuis Perdicas II et Archelaos, ont compris l'importance vitale que représentait une partie de la Perrhèbie pour la sécurité du royaume et ont multiplié les interventions⁴¹. Philippe II sut certainement exploiter cette avancée pour établir la domination macédonienne sur toute la région⁴². Cette domination, qui dura un siècle et demi, prit fin avec la deuxième guerre de Macédoine, quand la Perrhèbie redevint indépendante. Philippe V conserva du moins la région de la plaine de Karya avec la forteresse de *Dierum* et la région du bassin de Kallipeukè avec la forteresse de *Gonnocondylos*⁴³ qui fermait l'accès du Sud. Il perdit cette dernière un peu plus tard, mais garda toujours un œil sur la région⁴⁴. Son fils Persée continua cette politique et réorganisa probablement tout le système de défense dans l'Olympe, car c'était l'endroit le plus faible de la frontière Sud du royaume⁴⁵.

Athanassios RIZAKIS.

(39) Thucydide, II, 100, et Diodore, XII, 50, 2-7, rapportent que des paysans macédoniens se réfugièrent, par deux fois (à la fin du ve s.), dans de telles forteresses, avec le blé et les biens qu'ils avaient pu mettre à l'abri. Cf. en général LAURENCE, *Fortification*, p. 172. KERAMOPOULLOS, *ArchEph* (1932), p. 80-114, estimait que toutes les forteresses répertoriées dans les montagnes de Haute Macédoine avaient été utilisées comme refuge.

(40) Ce sont les caractéristiques de la majorité des forteresses isolées, non seulement en Macédoine, cf. KERAMOPOULLOS, *o.l.*, mais aussi en Attique. Cf. WINTER, *Gr. Fortifications*, p. 42-47; LAURENCE, *Fortification*, p. 172-197.

(41) Une inscription du règne de Trajan nous informe que l'empereur a arbitré, en 104 ap. J.-C., un conflit entre la ville perrhèbe de Doliché et l'Élimiotide; le texte fait allusion à un règlement plus ancien du roi macédonien Amyntas. Cf. A. J. WACE-M. S. THOMSON, *BSA* 17 (1910/11), p. 193-204. Cf. en général M. SORDI, *La lega lessala fino ad Alessandro Magno* (1958), p. 178-180.

(42) Cf. M. SORDI, *o.l.*, p. 230-234 et App. III p. 348-354. N. G. L. HAMMOND-G. T. GRIFFITH, *A History of Macedonia II* (1979), p. 285-295.

(43) Philippe V, voulant faire du village de Gonnocondylos une cité macédonienne, l'appela Olympias. Tite-Live, XXXIX, 25, 16; 26, 8 et 14. Cf. STÄHLIN, *Hell. Thess.*, p. 9; F. W. WALBANK, *Philip V of Macedon*, p. 230 sqq. HELLY, *Gonnoi I*, p. 99-102.

(44) Cf. WALBANK, *o.l.*, p. 238 sqq.

(45) Cette défense reposait notamment sur les quatre *castella* énumérés par Tite-Live, XLIV, 6, 10, dont trois sont bien identifiés autour de Gonnoi, mais le quatrième, *Lapathus-Charax* reste à localiser. Voir en dernier lieu les hypothèses de PRITCHETT, *Topography* 11, p. 165-175 et de B. HELLY, *RPh* 46 (1972), p. 278-281 et *Gonnoi I*, p. 33 sqq.

